

Claude Girard Quinze ans plus tard ou le début du jeu

Luc Benoit

Volume 20, Number 79, Summer 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55091ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Benoit, L. (1975). Claude Girard : quinze ans plus tard ou le début du jeu. *Vie des arts*, 20(79), 22–23.

Claude Girard

Quinze ans plus tard ou le début du jeu

Luc Benoit

Claude Girard nous avait habitués à huit, parfois neuf manifestations, chaque année. Puis ses expositions se sont espacées, volontairement. La dernière remonte au début de l'hiver à la Galerie L'Apogée de Saint-Sauveur. Il présentait une trentaine de pastels à l'huile (de formats assez réduits, 22 pouces sur 28, si on les compare aux œuvres antérieures) dans des tons doux et chauds. Les six dernières, cependant, éclataient de couleurs vives, brillantes, primaires et complémentaires. C'était la couleur à l'état pur, la couleur pour elle-même, pour ce qu'elle a à dire.

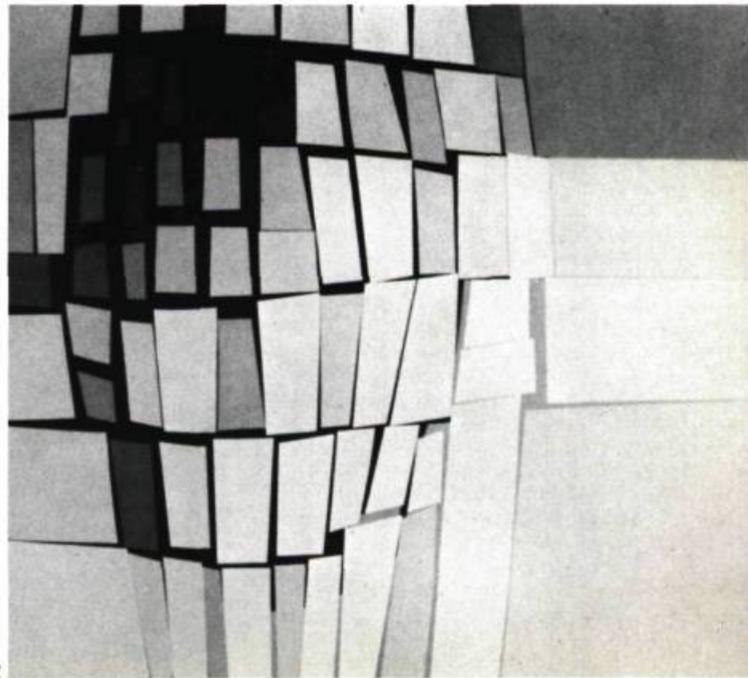
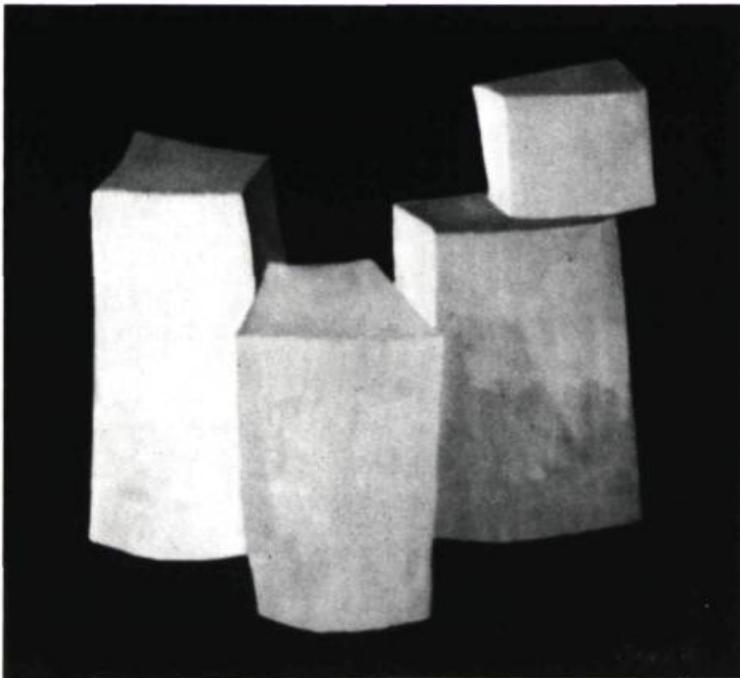
C'était l'aboutissement d'une recherche commencée il y a six ans, alors que Girard mettait de côté toutes les choses apprises pour recommencer à zéro, avec le noir et le blanc.

Aboutissement d'une recherche et début d'une aventure, d'un jeu. Après quinze années, Girard dit: «Maintenant, je connais la couleur et je m'amuse avec. Je commence à peindre.»

Né à Chicoutimi, le 30 novembre 1938. Études à l'École des Beaux-Arts de Québec, sous la direction de Jean-Paul Lemieux; Prix de peinture en 1961. Boursier du Gouvernement québécois, en 1962, il effectue un stage à l'Académie des Beaux-Arts de Venise pour parfaire ses études en fresque murale. Titulaire de plusieurs prix et bourses, depuis 1961, il participe à de nombreuses activités culturelles et artistiques. Après avoir été cofondateur de la Maison des Arts de La Sauvegarde, il en fut le directeur artistique en 1967-1968. De 1961 à 1975, il a tenu une dizaine d'expositions particulières à Montréal, Toronto, New-York ainsi que dans diverses villes de la Province; il a aussi participé à plus de 30 expositions de groupe, à travers le Canada, les É.-U. et l'Europe. Depuis 1973, il est directeur de département des Arts au Collège Jean-de-Brébeuf, à Montréal. Claude Girard exposait à la Galerie L'Apogée, de Saint-Sauveur, en décembre 1974, et chez Kastel, à Montréal, en avril, dans le cadre de l'exposition *Six French Canadian Artists*.

En lui demandant de situer le début de sa démarche, Girard définira sa peinture d'il y a quinze ans comme une «peinture d'effets. Bien sûr, que c'était senti, vécu... de la poésie visuelle sans être nécessairement de la peinture. Mais à l'époque, je peignais sans avoir une très grande connaissance de la couleur. On a trop tendance à la sous-estimer, alors qu'elle est le véhicule même du peintre».

A l'époque des *Grands formats*, au Musée d'Art Contemporain, en 1970, Claude Girard venait de faire volte-face dans sa recherche et, après douze ans, repartait à zéro. Apprendre, expérimenter et savoir la couleur était à la base de sa décision. «Je commence à la connaître. Cela a été un geste positif pour moi. Aujourd'hui, je peux dire que je commence à saisir le potentiel de la couleur, sa projection dans l'espace et son pouvoir climatique. C'est bien peu de choses par rapport à l'art d'aujourd'hui; on s'imagine, parce que tout a changé, que





3

l'évolution de la société nous assure automatiquement la maîtrise de la connaissance. C'est là qu'est le problème: l'artiste doit découvrir par lui-même, il doit digérer l'information par l'expérience personnelle. Tout cela ne se fait pas sans heurt.»

Il fallait aborder le problème par la base. A l'époque (vers 1968), nous étions au stade du happening de participation multi-disciplinaire. Comme Girard avait eu, plus jeune, une certaine passion pour le théâtre, il considérait cette forme artistique comme le meilleur lien, celui qui offrait à un concepteur visuel de grandes possibilités pour créer une certaine forme d'environnement. «J'ai alors étudié l'éclairage, tout l'aspect technique de la scénographie et réalisé quelques projets. J'ai découvert-là, comme cela existe en arts plastiques, que ce n'était pas tout d'avoir l'intérêt, la connaissance, mais qu'il fallait, en plus, consacrer beaucoup de temps en pure perte à suivre les humeurs des gens. Et, comme à Montréal, ce milieu-là se compose d'une sorte de petite mafia, j'en ai vite fait le tour, ou si vous voulez, je n'ai pas fait long jeu.

L'expérience a cependant été enrichissante, surtout aux Grands Ballets Canadiens (on se rappellera le ballet sur la lumière: *On est 00016*, en 1972). Là, du moins, on vous invite à chercher, à proposer des solutions, et, si on est d'accord, une collaboration s'établit pour réaliser l'intégration de tous les facteurs visuels.»

Mais, au théâtre, c'est un autre son de cloche. «On s'en tient à l'interprétation de gra-

vures d'époque ou à un montage pour la télévision. On demande ensuite aux comédiens de se débrouiller là-dedans.» Les résultats sont parfois déplorables.

L'expérience théâtrale de Girard s'est, en quelque sorte, terminée en cul-de-sac. «J'ai repris mes pinceaux avec, devant moi, du blanc et du noir; et j'ai recommencé ma syntaxe.»

Le *Grand format* du Musée d'Art Contemporain fut un des premiers tableaux construits de Girard. «Je parlais d'un point concret, avec du blanc, et y juxtaposais une quantité de plans de plus en plus saturés vers le noir. Le tableau se construisait au fur et à mesure, plan par plan, en quantifiant le noir et le blanc, ajustant les arêtes pour donner à tout cela un certain rythme. Je ne voulais pas faire de tableaux fixes; je voulais que tout cela soit tout juste en équilibre comme s'il ne suffisait que d'un souffle pour créer une nouvelle tension.»

1. Claude GIRARD
Étude pour le décor *Little Cubes to trip by*, 1969.

2. *Fields*, 1970.
Acrylique; 102 cm. x 122.

3. *Rythmique*, 1975.
Huile; 183 cm. x 152.
(Phot. Yvan Boulerice)

Une fois le problème compris, maîtrisé, Girard s'autorisait une couleur et recommandait. «J'avoue qu'il y a peut-être un peu de masochisme là-dedans, parce que je me suis fait patienter le plus possible avant de m'autoriser une nouvelle couleur.»

Une fois la portée de quelques couleurs explorée, fouillée, comprise, le point de tension a été déplacé de la périphérie vers le centre du tableau. La technique du hard-edge, qui commençait à le restreindre, a été abandonnée au profit de lignes beaucoup plus souples. C'est le retour à un langage simple, libre, qui se fait par juxtapositions de couleurs. Tout se construit graduellement, une couleur s'ajoutant à l'autre. Il se crée automatiquement une profondeur de champ, des tensions optiques rythmées: symétrie-asymétrie, pair-impair. Chaque couleur joue en fonction de la première étape. C'est la première qui décide de la construction du tableau. «On a trop employé la couleur subjectivement... Je l'emploie pour ce qu'elle a de propre à elle-même... Je n'ai plus le goût d'être un artiste connu: j'expérimente. Je m'amuse.»

Ce n'est plus la surface qui donne l'éclairage, c'est la couleur. Et elle s'est installée comme une expression spontanée. A partir de ce moment-là, tout est à faire. Les perspectives sont sans limites.

La démarche de Claude Girard est un geste intime entre la couleur et lui. Et c'est un geste d'amour.